

DANIEL LEFORT

Du monde entier

Je fixais des vertiges
Rimbaud

Confetti de l'empire terraqué. Privilèges de la vision pour qui saisit les images du temps: éclair immobile, fulgurance bée. La persistance rétinienne de l'esprit est dans la trace mémorielle, braise de l'écriture.

Le Vat Xieng Thong à Louang Phrabang

Il faut aller à Vat Xieng Thong au temps de solitude – la vie s'est lovée dans le silence engourdi de la treizième heure. Les ors du pavillon du char funéraire royal atteignent à leur suprême incandescence; le portique du *viharn* luit faiblement à l'ombre du manteau de son toit et le tambour ceint de son bandeau noir et or n'a pas la moindre vibration sous son dais de couleur. Ombre et lumière s'allient dans le silence et forment un muet complot d'évasion.

Et si tout se mettait, par impossible, à bouger? Que le mouvement retenu – souffle suspendu – se libère enfin et trouve son essor dans l'élément! L'air va s'emplir du battement d'ailes intermittent du triple toit superposé et, dans son érection vive, la crête dorsale du *dok so fa* aspire à se plonger au cœur des veines froides de l'entre-deux eaux.

Non. Pas encore... Le vaisseau n'a pas trouvé le lieu de son envol. Voici qu'avec poulies, filins et cordages – échafaudages du rêve –, le Vat Xieng Thong descend lentement du tertre qui s'enfonce entre le fleuve et la rivière, majestueusement, prêt à partir, comme un vol d'oies sauvages, vers l'horizon.

(Dans son jardin de roses, le Bouddha doré sourit, pense et médite de face et de profil.)

Malacca

La ville est tant chargée d'histoire et de rêves de gloire, qu'on s'étonne à la trouver minuscule. Après tout, ce n'était guère qu'un comptoir, un *settlement*, mais environné des prestiges redoutables de l'inconnu: la patine marchande et cossue des villes hanséatiques, sur fond de forêt vierge.

Aujourd'hui, le sommeil des siècles s'appesantit sur Malacca, proie à peine tentante pour le tourisme tentaculaire. Chaque époque coloniale a laissé ses vestiges sur l'un des versants historiques de la colline qui domine le port, preuves matérielles de sa grandeur passée, brisures de son auréole. Ici, c'est la Porta de Santiago, molaire rocheuse rongée par les vents marins; là, l'église Saint-Paul où l'on peut voir dressées les plus belles pierres tombales de la haute époque, avec devises et armoiries – et sur la pente hollandaise, près de la rivière, le Stadhuis, le beffroi et l'église du Christ exposent leur badigeonnage rose saumon aux ardeurs du soleil des tropiques, aussi incongrus qu'une montre-bracelet au poignet d'un Négrito emplumé. Seule la fontaine de marbre italianisante et chanteuse, dédiée « par le peuple de Malacca à sa bien-aimée reine Victoria », rappelle que les Anglais, *aussi*, sont venus.

La vie est ailleurs, dans le quartier chinois où la bourgeoisie d'affaires a toujours pignon sur rue, avec ses magnifiques maisons aux portes vernissées, laquées de vert, de brun ou de noir, ornées de ces beaux caractères dorés qui fleurissent orgueilleusement sur les vantaux – fenêtres à barreaux de cuivre astiqué, façades aux émaux de couleur protègent encore les meubles en bois de rose, l'autel des ancêtres, et la richesse accumulée par un génie mercantile et soucieux de la solidité de ses valeurs.

Mais l'activité chinoise fait toujours illusion: le port est vide, les quelques marins étrangers qui se retrouvent dans la *rest house* gouvernementale semblent désemparés dans cette ville sans bars ni filles à matelots, et Malacca rêve à petit bruit sur les cendres de ses lauriers.

Cameron Highlands

Fini le paysage humanisé des grandes plantations du Sud malais, hévéas et palmiers à l'huile. Voici enfin la forêt primitive, débordante, agressive, douée d'une énergie phénoménale que l'on reçoit comme un choc. La route serpente vers les hauteurs, nette et bordée de gazon, trop nette pour être honnête: on sent qu'il suffirait de détourner un peu trop longtemps le regard, d'une seconde d'inattention, pour que le végétal reprenne d'une poussée immédiate et sournoise la pleine possession de son territoire.

Passés le barrage et le site hôtelier – étrange oasis de luxe, avec golf!, descendue dans la jungle – nous avons continué la route jusqu'au dernier village, installation de fortune au milieu des pentes hâtivement déboisées, dans une dévastation de troncs d'arbres abattus et de souches brûlées. Après, plus rien, où plutôt le vrai Royaume.

Nous n'avons pas le temps de pénétrer dans la forêt, retenus aussi par le rappel constant de ses sortilèges redoutables: il faut une autorisation spéciale pour y entrer. Mais la route suffit, déjà mise à mal par le charroi des grosses pluies, surplombée par les gigantesques ombelles des fougères arborescentes et très haut, les têtes pommelées des arbres, perchées sur des troncs grêles de trente mètres que les lianes dévalent.

Avec la mansuétude nonchalante d'un prince fatigué de ses trésors, la forêt abandonne un peu de sa richesse aux quelques marchands de papillons installés là, au bord de la voie à peine civilisée. Leurs boutiques s'illuminent d'un chatoiement multicolore, éblouissant. Le *rajah brook*, double éventail de velours noir et vert, trône majestueusement, mais c'est là une espèce quasi commune!

Que dire des autres... L'esprit vacille de tant de splendeurs parmi lesquelles le marchand peut vivre sans émotion. Est-il à ce point fermé à toute imagination qu'il puisse nommer *sauterelle* un insecte monstrueux de vingt centimètres, d'un beau vert pâle, qu'on ne regarde pas sans fascination et sans terreur?

Transsibérien

Les bouleaux retiennent au cœur de l'été, avec leur tronc blanc et lisse écaillé de noir comme après la grimpe d'une bête, un peu de la neige hivernale.

Trait d'union de l'hiver à l'hiver qui fait de l'été moins une saison qu'une brusque embellie, au milieu de la forêt claire et déserte sous le miroitement de ses feuilles.

Le pin et le bouleau: mariage en grande toilette où l'époux en habit noir se tient droit et digne près de l'épouse à robe de dentelle blanche, amoureusement penchée.

Villages du Transsibérien. Moins villages que *settlements*, camps pionniers où les maisons de rondins parsèment régulièrement les terrains vagues de la steppe encombrés de planches, de briques, de blocs de béton, de plaques de fibrociment. Même au travers de ces plaines qui respirent la liberté des espaces ouverts où l'on s'attend à voir poindre, au loin, les cavaliers, le massif géométrique des isbas impose l'ordre humain, avec cet esprit de possession jalouse et craintive qui serre le carré de pommes de terre soigneusement clôturé auprès du foyer: quelque chose comme un troupeau de maisonnettes de banlieue avec leurs jardinets égarés dans la plaine infinie. Il ne manque même pas les camions, les machines, les constructions sans grâce des gares, quelquefois une cheminée d'usine, pour faire de ces stations uniformes un coin de zone industrielle qui prend des vacances à la campagne.

Kathmandu Valley

La chaîne himalayenne, vue d'avion, était plus irréaliste que toutes les photos connues: une frise montagnaise parfaitement ciselée dans le bleu, avec la netteté des ombres bleutées accentuant la blancheur. Puis la descente, et la sensation éprouvante, vraiment *breathtaking*, d'un formidable relief au simple survol des contreforts du massif, haussée d'un degré dans l'épouvante par la lumière dramatique filtrée au travers des nuages de volcan.

Et peu à peu tout s'humanise. Les premières cultures en terrasses apparaissent et transforment les pentes en délicate menuiserie lamellée – comme si un maître-ébéniste s'était amusé à faire son chef-d'œuvre d'une maquette des courbes de niveau utilisée en classe de géographie.

Juste avant la petite panique intérieure qui bloque l'attention à l'atterrissage, un bref aperçu des petites maisons de la campagne népalaise, bourrines hirsutes sous le chaume, pareilles à un jeune valet de ferme sortant de la grange avec des carottes dans les cheveux.

Au cœur de Kathmandu. Tout y est plus vrai que dans les guides touristiques – une fois n'est pas coutume. Et ce contraste absolu entre une population misérable, haillonneuse, fondue dans la poussière, qui porte enchâssées dans l'argent des bijoux les gemmes de ses yeux, et la richesse inouïe des boiseries des balcons et loggias, fourmillantes, dentelées, souvent plus fouillées qu'une façade de mosquée ou de *medersa*.

Sculptures du Darbar. Apothéose de la dentelle de bois. Écho du moyen âge roman où la pruderie chrétienne n'avait pas étouffé l'expression. Et encore! Ce qu'il y a parfois de sardonique et de luciférien dans l'érotique romane fait place ici à la jouissance humaine, sans autre arrière-pensée que le plaisir. Bien sûr, nous ne sommes pas à l'étage des dieux, mais les passions terrestres gardent tout de même leur poids de vie là où la recherche du plaisir va moins vers l'assouvissement que vers la multiplication.

Familiarité des dieux. Ils ont leurs temples, leurs lieux saints, mais on les voit aussi pousser à même le sol, en pleine rue. Là, c'est une petite fosse où repose la déesse éléphant, minuscule. Ailleurs c'est le buste entier d'une autre déesse qui sort de terre, au milieu des femmes accroupies qui bavardent. Les enfants grimpent sur les statues, sur les lions gardiens des temples. Des milliers de mains entretiennent en passant le poli des bronzes, et l'on peut remarquer, dans les temples très fréquentés, le brillant des parois à hauteur de coude ou d'épaule sur leur pourtour tout entier.

Bhadgaon. Craquements perceptibles de la matière vivante, des temples et lieux de culte qui se figent en musée. Surtout au

Darbar, vaste esplanade bordée du palais aux cinquante-cinq fenêtres, où dérivent solitaires la colonne porteuse de Garuda comme le mât d'un navire en perdition auquel s'accroche encore un oiseau de mer, et un ou deux édifices aux toits hiérarchisés. Impression vénitienne d'une place qui n'attend plus que les troupes de pigeons, et les hordes de touristes.

Pasupatinath. Une volée de dômes et de clochetons s'est posée sur les bords de la Bagmati. Rassemblement unique de temples où la vie quotidienne s'installe à son aise, dans le tintement des cloches et le cri des corbeaux. Dans les petits temples, des gens s'éveillent et se dressent à demi sur leur litière de paille sèche. Sur le phallus de pierre qui s'érige au bord même de la rivière, chacun vient faire ses aspersions mutuelles – on se lave les pieds, on essore le linge tout à côté. Les singes mènent leur tapage et se battent comme des chiffonniers à tous les étages des bâtiments, ou s'épouillent avec application. Plus bas, les ébats turbulents sont le fait des enfants, et l'épouillage celui des femmes qui commentent les premiers événements du jour.

Montevideo

Depuis le début de l'été, les cabines de maître-nageur ont pris position sur les plages de Montevideo. Maillot blanc, long short orange, elles arborent un énorme matricule noir sur le flanc comme si, habillées à la diable, elles avaient dû prestement prendre leur tour de garde, le dos appuyé au mur de la *rambla*. Leurs maigres pattes plantées dans le sable piétiné, le petit bras droit levé, pointant d'un geste raide et sans réplique le drapeau rouge, jaune ou vert, on dirait l'avatar balnéaire et secourable de la « maison aux pattes de poule » des *Tableaux d'une exposition*. En vérité, ce sont elles qui, telles des automates prêts à se mettre en marche, assurent la protection des baigneurs – leurs grands yeux transparents laissent rarement voir au travers l'ombre d'une forme humaine – et je ne désespère pas d'en voir une, avec ses petits volets tronqués en aile de pingouin, ses pattes grêles et son petit bras haut tendu, courir grotesquement à la rescousse d'un nageur imprudent.

C'était hier. Aujourd'hui, effroyable tempête sur le Río de la Plata. Les cabines de la plage n'ont pas toutes résisté au déchaînement des eaux: certaines sont revenues à leur destination première de fournir la place en bois de caisse – *casita / cajita*. Nous avons même aperçu un panneau latéral – avec son numéro de joueur de foot – partir en détresse le long du rivage...

Mais déjà, mouettes et goélands désœuvrés regardent la mer sur la plage de Carrasco: grève des oiseaux sur la grève...

La tombée du soleil derrière l'hôtel Carrasco détache à contre-jour la longue file des réverbères doubles volant, ailes déployées, vers les dômes carrés des deux tours.

Il n'est pas impossible qu'un jour – faute d'un entretien indispensable qui maintiendrait les toitures effilochées, raccrocherait les persiennes à demi tombées et boucherait les œils-de-boeuf sans paupières – l'hôtel ne soit plus un grenier pour l'imagination et se transforme réellement en un gigantesque gîte pour les oiseaux de mer, colombier maritime aux espaces volumineux de cathédrale face au fleuve-océan.

El Río Paraguay

Survol du fleuve Paraguay entre Assomption et Conception. Pas de terre, ni de territoire, mais un tapis vert dont les protubérances laineuses et les affaissements veloutés sont entièrement dessinés par l'eau. Le fleuve se différencie de la végétation par sa couleur, brune, limoneuse, uniformément chocolatée. Mais le vert tendre qui entoure les croûtes arbustives forme des lunules, des œillets ronds, des anneaux serpentins: autant d'empreintes de laisses fluviales disparues, qui peut-être se remplissent à l'époque des inondations. Parfois, plus rarement, un chemin de terre ocre pâle déplie son décamètre d'arpenteur sur le tapis de billard, soulignant d'un trait ferme et précis les circonvolutions capricieuses de l'écriture du fleuve.

Platitudes de la page verte où le fleuve écrit son histoire.

L'eau est le sourire de la terre lorsqu'elle coule paresseusement sur la plaine, qu'elle creuse à peine. Avec elle, un air de fête nous vient en tête à la vue des guirlandes, des festons et des rubans de mirliton qu'elle lance à travers la verdure.

Daniel Lefort